

TUMULUS 98

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « *Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09.* »

J'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas.

Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« *Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina.*

Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ».

Conditionné par de longues années de vie militaire où l'on anticipait largement les rendez-vous fixés, j'avais garé ma voiture de façon à voir entièrement le quai et le voilier.

Une vingtaine de minutes avant l'heure du rendez-vous, j'ai vu que je ne serais pas seul. Successivement déboulèrent, un pépère aux cheveux longs et gris, style hippie attardé, un jeune mâcheur de chewing-gum débraillé, sur un scooter, sans casque, puis un grand black, échappé d'un terrain de basket qui s'est fait déposer par une fausse blonde. Sous le réverbère, à proximité du bateau, leur paquetage à terre, ils se toisaient dans l'attente de l'énigmatique donneuse de rendez-vous.

Ponctuelle, c'est à 20 heures sonnantes au clocher du port, que la dame en question a fait son entrée, franchissant théâtralement le passe-avant de « La Bérézina ». À ce moment-là, je suis sorti de la voiture. Figure de proue hiératique installée au-dessus de l'étrave et se tenant au bastingage, vêtue de jeans, d'un ciré jaune et de bottes, elle nous a interpellés d'une voix ferme :

— *Messieurs, merci d'avoir répondu présents. Je vais vous recevoir l'un après l'autre si vous le voulez bien. Prenez le ponton bâbord, déchaussez-vous. Je vous attends dans le carré ! Vous, l'ancien, en premier...*

À sa façon de dodeliner de la tête, je compris que l'ancien appréciait peu ce qualificatif. Pour lui, à priori, c'était mal parti ! L'entretien dura dix minutes. Je n'entendis pas dans le détail les grossièretés grommelées en sortant, mais l'air furieux et les regards assassins lancés vers le

bateau, n'indiquaient pas un registre « *peace and love* » ! Avec le jeune, l'entretien fût encore plus expéditif et en nous regardant, l'index tapotant la tempe, il reprit son scooter en nous lançant : « *Perdez pas votre temps, les mecs !... Elle est « frappadingue* » !

Le grand black, qui en avait certainement vu d'autres, gravit flegmatiquement la passerelle d'un pas élastique, prêt à affronter toutes les incohérences. En ressortant un quart d'heure après, il me regarda droit dans les yeux en me confiant : « *Le jeune au scooter...il a raison ! — A votre tour ! Vous montez... ou vous jouez aux pipelettes toute la soirée ?* »

Ô... ! Comme j'apprécie que l'on me parle, que l'on m'invective, comme ça, et sur ce ton !

— *Ma p'tit dame... ! Ça fait trois quarts d'heure que j'attends ! Alors... une minute pour vous ça devrait être possible, non ?* »

Houlà la ! C'était mal parti ! Je sentais que cette femme serait exigeante, acariâtre. Il y avait de l'étincelle dans l'air...

Arrivé dans le carré bien éclairé, sèche comme un coup de trique, les mains croisées sur la table et cigarette au bec, elle m'observait intensément d'un regard bleu délavé, imperturbable : — *Asseyez-vous et...présentez-vous ! Cinq mots lapidaires dits d'un ton sec et comminatoire.*

— *Chère madame, ajoutai-je doucereusement en prenant place, quand je cherche un employeur, son nom est écrit en lettres capitales sur la façade et tout au moins sur sa porte... Ici, à part le nom d'une retraite calamiteuse qui ne fait honneur à personne, avec un numéro de téléphone standard, sont les seules informations dont je dispose !Moi aussi j'aime savoir à qui j'ai à faire ! À vous !*

Celle qui nous avait harangués du haut de la proue, plissa un peu plus les yeux et au lieu d'une réplique bien cinglante à laquelle je m'attendais, sourit à demi en me lançant :

— *Vous avez du caractère mon garçon, ça me plaît!* marmonna-t-elle en allumant une autre cigarette.

Mince et nerveuse, colorée châtain clair, elle paraissait appartenir à cette catégorie sociale qui passe le plus clair de son temps entre Marrakech, les Baléares ou St Trop' en exhibant ses beaux bijoux et ses parures dans les villas luxueuses de la jet set... Mais, peut être me trompais-je ? Son bronzage permanent lui donnait la patine d'un vieux cuir parcheminé, aggravé par la fumée des Marlboro. Debout, elle mesurait environ un mètre soixante-dix et avait déjà accroché la soixantaine.

— *Constance Le Roux. Archéologue bientôt retraitée. Je monte une opération en deux temps. C'est pour cela que j'ai besoin de me faire seconder ! Je recherche des gens sérieux qui ne viennent pas m'envahir avec leurs problèmes. Si vous menez à bien, seul, la première partie*

que je pourrais vous confier, nous ferons ensemble la seconde... A ce moment-là, comme nous aurons le temps, je vous raconterai un jour l'histoire de mon bateau. À vous...

— *Frank Dubourg, répondis-je en me pliant à contre cœur au jeu inévitable des présentations. Vendéen, 38 ans, militaire à la retraite, spécialisé dans les communications. Divorcé, sans enfants, sans attaches mais avec des pensions à verser. Permis de conduire A et B ; permis bateau hauturier. Je parle Anglais et Espagnol. Je me débrouille en arabe et en serbe.*

Après un temps où mes déclarations étaient analysées, soupesées, son regard s'étant adouci, elle se fendit d'un:

— *Bien! Vous êtes un homme précieux, Frank. Si les conditions vous intéressent, je pourrais vous embaucher, disons, pour six mois minimum !*

Ça, ou Pôle Emploi, mauvais caractère ou pas... Y a pas eu photo ! J'ai dit : OUI !

— *J'ai besoin de monter sur Paris, avait-elle ajouté, pour négocier quelques paperasses. Pendant ce temps, vous allez rallier Bordeaux à Sète par les voies fluviales. Une fois sur place, vous ferez remater aux « Chantiers navals des Frères Bizot ». Je les ai avertis et ils connaissent mon bateau. Pour mon expédition, je n'ai pas eu envie d'embaucher un second matelot - vraiment superflu - ni que vous affrontiez seul les tempêtes du golfe de Gascogne ! Le carénage en catastrophe à Porto ou à Gibraltar, merci, j'ai déjà donné ! Ce que nous entreprenons est une mission scientifique que j'avais commencée avec mon mari... J'espère maintenant la mener à bien. Nous sommes fin Mars, disons que je vous retrouverai vers mi-mai à Sète.*

Dans la suite de notre entretien, contrairement à la prise de contact, Constance Le Roux se montrât avenante et compréhensive, organisée et directe.

— *Je vais vous faire visiter votre prochain lieu de vie, il vaut mieux que vous en connaissiez tous les recoins. »*

Ce voilier, âgé d'une quinzaine d'années, comportait une motorisation diesel très convenable avec un appareillage électronique pointu. Entre radar, GPS et pilote automatique, j'imaginai disposer de suffisamment de temps pour piller la super bibliothèque qui occupait toute une paroi de ma grande cabine ou en visionner la centaine de DVD.

Je me suis donc retrouvé une semaine après, à piloter «*La Bérézina* » vers les chantiers navals de la Gironde, pour le faire démâter et prendre ensuite la direction des canaux de l'Entre deux Mers. Objectif : la Méditerranée. Monocoque spacieux, mes un mètre quatre-vingt-cinq y logeaient sans problème. Comme je n'avais pas opté pour la course «*Vendée Globe ou la Route*

du Rhum » dans des conditions spartiates et diaboliquement véloces, j'appréciais l'aménagement plus que confortable de ce voilier, momentanément castré et réduit à l'état de péniche.

Des délais de route raisonnables ajoutés à un bon budget ravitaillement me rassuraient. Par contre, ils ne m'éclairaient nullement sur la suite de la mission. Pourquoi m'avait-elle choisi ? Pour quel type d'intervention ? Je ressentais une kyrielle de questions qui méritaient d'être éclaircies.

J'étais tellement ravi de cette rupture, aux antipodes de ma vie précédente que, découvrir au printemps la France, mon pays, mon chez moi, de l'intérieur par des voies fluviales, paisibles et ombragées, à travers les vignobles du midi et les chemins de halage d'un autre âge, me procurait une euphorie qui, en y pensant, pouvait presque me rendre sympathique cette chère Constance. Quel bonheur ! Je m'en voulais un peu de mon agressivité latente à son égard. Oui ! Elle me téléphonait régulièrement en me confirmant que le tableau de marche était bon, que les frais engagés étaient convenables ! Moi, au poste de pilotage, les pieds sur un winch, pilote automatique branché, j'avalais d'écluse en écluse des bouquins de la série noire en passant de Steinbeck à Prévert via les mémoires de Georges Clooney...

Dans la bibliothèque, avec un éclectisme étourdissant, j'en étais venu aux bouquins d'Histoire et de Sciences. C'est dans ce rayon que tout a basculé...

J'étais tombé sur le journal de bord du bateau, planqué derrière la rangée de livres. En le feuilletant je me rendis compte que, primitivement journal de bord, il avait évolué en journal intime ! C'est le mari de Constance qui l'avait tenu... et le mari de Constance, je découvrais avec stupeur que ce n'était pas n'importe qui !

De Sète, où elle m'avait rejoint, après rematage et avitaillement, nous avons mis le cap direct sur la Tunisie. Carthage plus précisément, où se situaient les lieux de son investigation.

En prenant son quart, au petit matin du 25 Mai, c'est d'un ton enjoué qu'elle a ressenti le besoin de m'en dire davantage :

« — *Franck, vous allez participer à la datation et mise à jour historique que nous avons entreprise avec mon mari...Ecoutez bien !*

À la fin du III^{ème} siècle, avec l'effondrement d'une falaise, entre Sidi Bou Saïd et les thermes d'Antonin, c'est toute une voie romaine de un kilomètre avec une centaine de villas de notables, construites trop près du bord de la falaise, qui ont été immergées. La gangue de boue, le sable, les coraux et la végétation marine ont protégé ce site que nous avons découvert et qui gît à vingt mètres de profondeur depuis plus de mille sept cent ans...

Quelle aventure n'est-ce pas ! Rassurez-vous, j'ai les autorisations du ministère tunisien de la culture, la caution du musée du Bardo et de l'Unesco. Nous allons réhabiliter de belles mosaïques, témoins de l'Histoire en toute légalité !

— *Constance... Dans tout ce fatras de ruines, nous allons prospecter et rechercher quoi précisément ?* Mon ton mesuré, un peu suspicieux parut doucher son enthousiasme

— *Ben... je viens de vous le dire Franck : la voie d'Antonin et les villas des notables qui la bordaient, avec en particulier, celle du légat romain Celvinus.*

Mon regard dubitatif lui fit comprendre que, pour moi, cette démarche ne paraissait pas évidente... Comme nous arrivions en vue des côtes tunisiennes et qu'au loin se projetait le Cap Bon, je ne m'appesantis pas sur la présentation de l'objet de nos fouilles. Je mettais le cap sur Sidi Bou Saïd, loin d'être convaincu du bien-fondé de l'opération. J'y ressentais confusément une incohérence. Du trop flou, du trop vague...

La traversée de la Méditerranée s'était déroulée sans anicroche. Ni en mauvais temps ni en mauvaise humeur. Chacun s'était appliqué à respecter l'autre. Les tours de rôles à la cuisine ou les corvées matérielles tels que définis au départ de Sète furent bien observés. Le principe des prises de quart, il faut le souligner, nous avait décalés dans le temps limitant ainsi les repas en commun, les soirées de papotages ou les temps de récupération. Ce respect mutuel, ce « *gentlemen's agreement* » avait ménagé nos susceptibilités, atténuant le statut de patron ou d'employé. Personne n'avait été tenté de prendre le pouvoir. Comme elle, je connaissais le bateau et aucune tempête ne nous avait poussés dans nos retranchements.

Depuis notre arrivée dans les eaux Tunisiennes, Constance ne quittait pas ses jumelles et la table à cartes. Parfois installée à la proue elle guettait les amers qu'elle croyait avoir reconnus. Ceux-ci, joints aux relevés de latitude et longitude nous menèrent enfin sur les lieux de plongée.

Le sondeur indiquait des fonds à vingt-deux mètres. Entre le Palais présidentiel de Carthage que l'on apercevait au loin et le port de Sidi Bou Saïd à tribord, l'ancre fut larguée à trois cent mètres des côtes.

Nous étions à pied d'œuvre ! Enfin nous allions pouvoir vivre autre chose que le bercement des flots, le clapot des vagues ou l'adrénaline d'une dorade capturée au leurre. Il allait enfin se passer quelque chose !

Le briefing du soir nous permit de cerner l'opération, de définir les rôles de chacun et de parler de ces compresseurs qui occupaient une place importante sur le pont du bateau. L'un était destiné aux bouteilles de plongée et il côtoyait un engin plus important, surdimensionné qui était

en fait « *une dragueuse suceuse* » nécessaire aux opérations de recherche archéologique. D'où l'explication de ces gros tuyaux et des bi bouteilles stockés dans la coursive tribord. Avec son relevé précis, Constance, seule à savoir ce qu'elle recherchait vraiment, ferait les premières plongées pour reconnaître le terrain et éventuellement le baliser :

— *À l'arrière vous installerez un filin ou une drisse d'une trentaine de mètres pour le va et vient du matériel. Je m'en servirai également pour effectuer mes paliers de décompression, puisque vous souhaitez qu'ils soient faits!*

Le planning établi, et afin de repérer les lieux, il fut convenu qu'avec son bi bouteilles elle ferait trois plongées de vingt minutes chacune au cours de la journée.

Ce rythme, elle le tint héroïquement pendant quatre jours... Sans rien retrouver des vestiges entrevus quinze ans auparavant. Elle sortait de l'eau, épuisée, ratatinée par une prospection stérile où elle n'avait rien reconnu ! Sa chevelure filasse encadrant son visage fripé, les bras ballants, les épaules basses, débarrassée de son pesant scaphandre, d'un regard en biais une fois de plus elle m'évaluait...

— *Constance... Vous n'allez pas pouvoir continuer à ce rythme. Et si vous me disiez tout !* » lui ai-je dit le quatrième jour, quand, sur des jambes flageolantes elle se trainait à bord.

Son regard noir et dur, où l'agressivité se mêlait à l'impuissance, témoignait de sa fureur contenue. Sûr, elle ne maîtrisait pas la situation, et elle n'était pas à son avantage !

— *OK, ok... Ce soir, au repas, nous ferons le point !*

Et Constance, veuve de Samuel Le Bidan, au repas servi par mes soins, se mit à me raconter, entre deux merguez et une bouchée de spaghettis, des choses dignes d'un vrai roman d'aventures. Elle complétait ainsi ma lecture du journal de bord !

Voilà seize ans, qu'à l'occasion de leur mariage en 1998, ils avaient pris une année sabbatique en Tunisie pour mener à bien ce programme de découverte de la voie d'Antonin. Comme aujourd'hui, il s'avéra que cette recherche fut longue et difficile car ils ne disposaient que de textes anciens et de supputations géologiques. Simplement motivés par le fait que ce serait une grande première pour tous les historiens attachés à l'époque romaine. Ils s'accrochèrent, persévérèrent dans leurs recherches.

Le regard dans le vague, Constance se fit plus précise :

« — *La voie d'Antonin, mon cher Franck est là devant nous... Je l'ai trouvée dès ma première sortie. Ce que je ne retrouve pas c'est le tumulus 98 ! Dans mes souvenirs, c'est une*

autre configuration. Les dalles romaines, dans leur enchevêtrement, créaient une espèce de tunnel. Pourquoi Tumulus 98? Parce que c'était notre secret à Simon et à moi pour l'année de notre mariage. Nous sommes restés discrets sur cette découverte car cette prospection fut réalisée pendant nos loisirs... et sur nos fonds propres !

Une soirée de Juin, allongés sur le pont du catamaran, Simon, romantique et amoureux, me faisait découvrir les stars de la voie lactée... Nous avons alors été frôlés par une de ces vedettes hyper rapides profilées pour la vitesse. Déjaugée et tous feux éteints, elle filait très vite. En venant du port de La Goulette, elle devait être déjà prise en chasse. Nous l'avons vue larguer des ballots ! Sûrement pour s'alléger ! Puis virer est-nord-est, plein pot, direction la Sicile ! Dans notre abord immédiat, trois ballots sont venus clapoter, à portée de gaffe. Nous les avons hissés sur la plage arrière. Ils faisaient environ cinquante kilos chacun... De la résine de cannabis pure ! Ni une ni deux, inconscients et stressés, nous les avons attachés ensemble puis lestés de tout le poids disponible et coulés avec la deuxième chaîne d'ancre. Le lendemain matin, sous l'eau, nous les avons récupérés et enfouis dans le tumulus 98...Fameux tumulus dont je ne trouve plus l'entrée !

Après un long silence, son troisième whisky en main, elle posa sa main droite sur la mienne et ajouta, engageante et mutine, les yeux dans les yeux: *Franck, vous m'aidez à récupérer cette marchandise et un des trois ballots est à vous... !*

Pour les acheteurs, pas de souci : je les ai déjà ! Ils nous attendent à Marseille...

Interloqué, je venais de mieux comprendre la situation et, sincèrement, je ne croyais pas m'être mis dans une telle galère ! Elle ne correspondait pas tout à fait à ce que j'avais lu dans le journal de son mari trouvé dans la bibliothèque...

— *Franck, feriez-vous la fine bouche à ma proposition ?* Puis, surprise par mon silence, avec une moue dubitative, agacée par mon mutisme : — *Noôon ! Vous n'allez pas jouer les moralisateurs, les pucelles effarouchées ? Non, pas vous ! Pendant mon séjour parisien, savez-vous, je me suis renseignée sur votre parcours. J'ai d'excellentes relations chez les militaires, et je sais que vous n'êtes pas un ange non plus ! Dix ans de Légion Etrangère et cinq ans d'armée, c'est pas innocent tout ça !*

— *Piano, piano, Constance ! Vous me racontez et faites ce que vous voulez de votre vie... La mienne, vous la laissez tranquille ! C'est une page de tournée ! A chacun ses problèmes. Les ballots, je vais vous aider à les récupérer et on arrêtera là... !* Ses petits yeux assassins ne me lâchaient pas, interloquée que je ne sois pas plus enthousiaste, plus complice. Au bout d'un

silence sans fin, j'ajoutais : *Montrez-moi donc les photos que vous avez faites à l'époque, avec celles d'hier. Donnez-moi aussi les coordonnées précises du tumulus.*

Vu votre état, c'est moi qui plongerai demain matin !

L'étude comparative des documents, montrait qu'un ensablement s'était produit sur les cailloux mis en place pour en obturer l'entrée. La vie des coraux, les bancs de sable qui se déplacent et les tempêtes successives avaient, en quinze ans, modifié l'approche des lieux.

Après avoir repositionné le bateau à l'aplomb du supposé tumulus 98, j'installais la drisse destinée à l'acheminement des outils et aux paliers de récupération. Les manchons du compresseur pour la dragueuse permettraient d'atteindre une trentaine de mètres. J'étais optimiste. Constance qui était en veine de confiance, me proposa alors une bière en me disant : *Et « La Bérézina » ça vous intéresse...? Je lui fis non de la tête...*

Me raconter en le dramatisant ou en l'enjolivant le naufrage de leur précédent bateau, les dettes et le refus de l'assurance de les rembourser, les échecs de son cabinet d'archi aux concours ou projets qui devaient les renflouer, la mort subite de son mari et le train de vie dispendieux qu'elle avait continué à mener...ça ne m'intéressait pas ! J'avais lu et compris le détail de tout cela dans le journal trouvé à bord.

Ma nuit fut agitée. Je piaffais d'envie de plonger pour vérifier ma théorie, et surtout situer « Tumulus 98 ». Pleine de courbatures, Constance sombre et peu causante au petit déjeuner, encore embrumée de l'alcool de la veille, n'avait pas insisté pour plonger.

La mer du petit matin était calme, d'une limpidité inespérée. Seuls quelques exocets pourchassés s'envolaient sur des dizaines de mètres. Par la plage arrière, je me glissais dans l'eau avec ma planche où étaient agrafées quelques photos des lieux et le relevé topographique du supposé tumulus. À vingt-trois mètres les premiers tumuli se présentaient, couverts d'algues et de gorgones. Me souvenant du texte écrit par Samuel Le Bidan dans son journal, ainsi que des repères sous-marin qu'il avait consignés, je constatais, après de nombreuses comparaisons, l'obligation d'utiliser le super aspirateur qui était à bord. Un banc de sable et des algues masquaient en partie ce qui devait en être l'entrée.

Mon palier de principe effectué, je faisais mon rapport. Constance, estomaquée, n'en croyait pas ses oreilles ! Vexée, dubitative, elle hésitait à mettre en marche l'aspirateur de la dragueuse, ne croyant pas à ma trouvaille.

— *Constance, il est hors de question que je fasse une quelconque recherche à la pelle ou à la main, alors que nous avons les outils !*

— *D'accord, d'accord, mais... c'est un branle-bas inutile!*

À ma deuxième plongée, armé de l'embout de l'aspirateur, j'attaquais ce qui devait être l'entrée...Un tel travail sans l'engin approprié était une corvée de Titan. Les algues ou les quelques coraux qui n'étaient pas enracinés sur de la roche, décollèrent mais en insistant.

J'arrivais au terme de ma séquence plongée, programmée à vingt minutes, et décidais de continuer car le résultat encourageant commençait à ressembler de plus en plus au relief de la photo fixé quinze années plus tôt !

Euréka ...L'excavation était là et bien là ! Après prospection...les ballots également. Pleins de limon et de concrétions, mais imperméables et intacts.

Assise sous un taud, à l'abri du soleil, elle ne sautât pas de joie en apprenant ma découverte, ou alors elle maîtrisait bien son émotion. Pourtant je l'entendis murmurer :

— *Quinze ans après, et ils sont toujours là...!* Incrédule, morose, et pensive elle ajouta : *Comment envisagez-vous leur récupération ?*

— *De nuit. Dites-vous bien que, si nous ne voyons pas qui nous observe, des gens épient nos faits et gestes ! La récupération à bord ne peut se faire que de nuit, avec départ immédiat !*

— *Ok, Franck. Nous allons continuer de mener l'opération discrètement. On range le matériel de la dragueuse, vous accrochez les ballots à la drisse et cette nuit on remonte le tout avec le guindeau de l'ancre.*

J'aurais voulu lui dire que le vent s'était levé, que la mer serait certainement formée et agitée, qu'il vaudrait mieux attendre la fin de la nuit... C'était elle la patronne ! J'aviserais en temps voulu. Mais j'aurais dû lui dire que depuis la lecture du journal de son mari, sans pourtant bien la connaître, j'étais révolté, écœuré.

Elle était celle qui avait fait basculer ma vie, il y a quinze ans, et j'en avais les preuves !

Le soleil n'était pas encore levé lorsque je commençais à m'équiper. Sur le pont, Constance alternait les bouffées de cigarettes et les gorgées de thé brûlant. Son regard amusé traduisait sa satisfaction de me voir prendre fait et causes pour son aventure. Je vis tout à coup son regard changer lorsque sur mon pectoral gauche, elle aperçut mon tatouage, SPQR encadré de branches de lauriers, jusqu'alors dissimulé sous les débardeurs. La tasse de thé s'explora sur le pont alors que je fermais ma veste. Le regard encore fixe, elle balbutia quelques mots inaudibles qui me firent réagir :

— *Ah ! Je ne pensais pas vous faire un tel effet, plaisantai-je en fermant ma veste de plongée.* Et je basculais dans le grand bleu.

L'image de son regard d'acier se découpant sur le soleil qui incendiait le levant me poursuivit le long de ma descente. Avais-je été un peu lâche ? Aurais-je dû tout lui dire maintenant ? Lui dire que depuis son arrivée à Sète je l'avais reconnue...

Voilà à quoi je pensais, en descendant en feuille morte vers le « Tumulus 98 »

Après l'accrochage de mon premier ballot à la drisse arrière, tel un crabe surlesté, je me déplaçais péniblement en ripant mon deuxième ballot lorsque je la vis en surface. Une veuve noire dans sa toile argentée, bras et jambes écartés, m'observant du haut d'une vingtaine de mètres.

Le clapot était devenu important et déjà les courants s'organisaient. J'accrochais le deuxième colis, commençant à m'essouffler, car bouger un ballot de cinquante kilos à cette profondeur n'est pas sans incidences physiologiques. En ramenant le dernier colis, je vis qu'elle n'était plus là, car le bruit d'un moteur qui se lance m'avait fait lever la tête. Ce bruit se doublait maintenant d'un autre son bien caractéristique : celui du guindeau, ce petit treuil qui permet de remonter l'ancre !

Elle considérait qu'elle avait ses deux ballots, elle pouvait donc m'abandonner au fond de l'eau avec le mien...La chaîne d'ancre se tendait et j'eus à peine le temps de verrouiller le troisième colis que le bateau se mit à bouger. Constance, vraie saleté, me larguait et s'enfuyait sans autre explication !

Elle ne se rendait même pas compte de la charge que représentait cette super ancre flottante de cent cinquante kilos de résine de cannabis. A mon tour, avec mes bi-bouteilles, je m'agrippais au cordage. La vitesse très mesurée me permettait de me hisser brasse après brasse. Pendant cet effort, je rendais hommage aux entraînements exténuants subis dans les commandos de marine. J'avais appris à ne pas paniquer et à intelligemment utiliser mes forces. Patiemment je me rapprochais de la surface. Elle tenait trop à sa cargaison pour s'en débarrasser. Enfin, j'atteignais l'air libre à une dizaine de mètres de l'arrière de la « Bérézina ». Mon scaphandre m'handicapant, sans regrets, je décapelais et m'en débarrassais. Par contre, je vis que sur le bateau, pour augmenter sa vitesse de fuite par vent arrière, cette ignoble créature venait de hisser la grande voile. En se tournant vers moi, avec un regard haineux, de ses petits yeux cruels, elle me foudroyait du regard. Cette charmante Constance, toute investie dans sa haine, n'était plus à la barre, n'était plus à la manœuvre...Elle ne vit pas que son bateau accomplissait un arc de cercle et toute à sa fascination, elle fut surprise par l'empannage brutal qui fit passer la bôme de bâbord à tribord. Percutée à l'épaule, cassée par le choc imparable, elle bascula par-dessus le bastingage. Elle réapparut à trois mètres du sillage. Moi, toujours agrippé au cordage des ballots, j'allais passer à proximité...

Encore groggy, avec un écoulement sanguin nasal, inconsciente, elle tendit son bras. D'un coup de palme je me rapprochais d'elle. Ma main tendue, elle trouva quand même les forces pour la saisir. Tel un pantin un peu disloqué, elle se laissait pendre à mon bras gauche, alors que du bras droit j'assumais la traction du bateau. Je savais que je ne pourrais pas tenir longtemps dans cette situation. Constance reprenait progressivement ses esprits et dans un souffle elle me lança : — *Vous êtes Philippe Gendreau ! Samuel mon mari, était votre prof' à la fac...votre directeur de thèse... même tatouage ! Vous étiez amoureux de lui !*

— *C'est une page de tournée... Excusez-moi, ça urge ! On en parlera tout à l'heure.*

J'entreprenais de nous hâler jusqu'à l'arrière de notre bateau ivre, lorsqu'elle se mit à pendouiller à nouveau évanouie. Sa bouche au ras de l'eau, elle allait bientôt boire la tasse, et alors que je m'évertuais à la relever, à la maintenir, elle se redressa l'air cruel, mon poignard à la main prête à frapper. Elle avait profité de l'enchevêtrement de nos corps, de sa liberté de bras pour me subtiliser le poignard de plongée que je portais toujours sur le mollet gauche. En contrant son geste assassin, instinctivement, je lui balançais un direct à la face qui lui explosa le nez. D'un coup de palme, je rejoignis mon cordage salvateur, l'abandonnant définitivement à son fiel, à sa haine et aux ballots de son histoire pourrie

Je me halais jusqu'à l'échelle pendante. Assis sur la plage de mise à l'eau, tout en récupérant de mes efforts, je larguais du taquet le cordage salvateur, celui de ma survie mais aussi celui des ballots de cannabis assassins.

Qu'ils aillent au diable ! Je n'avais pas besoin de cette saleté pour vivre !

En me précipitant à la barre pour reprendre en main la fuite de « La Bérézina », je me rendis compte que j'avais de nombreux regrets à l'égard de Constance... Celui, entre autres, de n'avoir pu lui apprendre que dans son journal, son cher Samuel avait été scandalisé, horrifié par sa cupidité, qu'il regrettait douloureusement son mariage et qu'il pensait en permanence à son cher étudiant, lâchement abandonné... Nous étions tout deux nostalgiques de cette période étudiante où je m'épanouissais, en pleine symbiose intellectuelle et physique avec Samuel. J'avais pour lui une admiration sans borne. Nous avons développé une telle connivence à l'époque, que Constance se sentait dépossédée, exclue par un jeune étudiant qu'elle ne connaissait même pas ! « *C'est moi ou lui !* » avait-elle hurlé un jour alors qu'elle venait de s'approprier partiellement mon sujet de doctorat.

Elle, Constance Le Roux, femme de mon directeur de thèse, jalouse d'un étudiant à qui il accordait trop d'attentions, obtint par son mariage éclair qu'il m'abandonne en s'enfuyant dans une année sabbatique en Méditerranée. Oui, je m'appelais à l'origine Philippe Gendreau ! Mais ça c'était avant mon passage à la Légion Etrangère !

Lui, il s'était laissé aimer, et je l'admirais tellement que j'avais copié sans vergogne son tatouage sur le pectoral, me rapprochant encore plus de lui. Nous avons la même passion pour la civilisation romaine et elle, l'intruse, était alors venue se mettre entre nous, l'obligeant à se ressaisir, l'obligeant à choisir.

Sans maître de thèse, ma bourse d'études suspendue, lâché par mes parents qui divorçaient, sur un coup de tête stupide, je me suis alors engagé pour cinq ans renouvelables

dans la Légion... Je m'étais sabordé. J'avais alors trainé ma hargne en Afghanistan, en Serbie, au Tchad... En changeant de nom, j'étais aussi devenu un autre homme.

L'étudiant, c'était bien moi... et j'avais maintenant le temps de réfléchir à mon nouveau port d'attache, à ma future destination, et pourquoi pas, avec le gisement de «Tumulus 98 » reprendre une nouvelle vie...avec de nouvelles études romaines par exemple !